Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 19

Artikel: As-tu vu la lune ?
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194276

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tant dzeinti et tant bon, que su bin, benirhâosa, et que saré bin mau vegnâite dè mè plieindrè, kâ vâi-tou, l'est on hommo que vaut son pésant d'oo.

— Pou! pou! fâ l'amïa qu'étâi on bocon dzalâosa, son pésant d'oo! ne sé pas què tè derè; noutron Seigneu, que vaillessâi portant onco mé què te n'hommo, n'a été veindu què treinta pîces.

— Oh! bin vâi, ne dio pas, mâ tot a tant reintséri du adon!

La botolhie dè vin boutsi.

On dzo que noutron conseiller, qu'étâi dévant sa porta, ve passâ ion dè sè collègues, lâi fâ férè : « Harte-là! » coumeint dè justo, po lâi offri on verro. Quand sont dedein, l'einvouïè la serveinta à la câva po queri onna botolhie dè boutsi, on crâno vin, mâ que déposâvè on bocon.

Quand la serveinta revint avoué la botolhie, lo conseiller lâi fâ :

— L'âi-vo sécossa?

— Na, noutron maitrè, repond la serveinta, mâ cein est vito fé!

Adon, dévant que lo conseiller aussè pu la lâi accrotsi dâi mans, le sè met à la semottâ que lo vin est venu troblio coumeint dè la couéte et que lo conseiller a du ein allâ queri on autra limémo.

Lausanne, 9 mai 1894.

Monsieur le rédacteur,

A propos de la rentrée des cendres de Napoléon, en France, dont vous avez donné l'intéressante relation dans votre précédent numéro, permettez-moi de vous communiquer les vers ci-joints, écrits par un Lausannois, de mes amis, qui fit le voyage de Paris, en 1840, pour assister à cette grande cérémonie.

Ces vers ne sont peut-être pas très corrects dans leur forme, mais je puis vous affirmer que le fait, assez comique, qui les inspira est rigoureusement exact : grâce à son malheureux chapeau, mon ami fit un voyage inutile, dont il se souvint longtemps.

Votre bien dévoué,

P.

MON CHAPEAU

Le char allait passer qui rapportait la cendre
Du grand Napoléon. A Paris, pour l'attendre,
Au milieu de la foule un Suisse était venu,
Désireux d'admirer ce spectacle inconnu.
Qui prévoit l'avenir?... D'un gibus haute forme,
Pour son malheur, le Lausannois s'était coiffé.
Tout à coup, son voisin, craignant d'être étouffé,
Se démène en frappant l'air de son poing énorme!...
Hélas! l'homme au chapeau ne distingue plus rien,
Car son cylindre est enfoncé si bien
Qu'à peine un petit bout de menton s'en échappe!
Le pauvre homme, à coup sûr, ne riait pas sous cape;
Il faisait mille efforts pour se débarrasser
De ce bandeau gênant... Le char allait passer :
Partout, du haut des toits et partout dans la rue,
On entendait la foule innombrable accourue
Pour acclamer le vainqueur de Thabor.
Mais pour l'homme au gibus il faisait nuit encor.
Les bras serrés, manquant de tous côtés d'espace,
Comment aurait-il pu se découvrir la face!...
En le voyant ainsi drôlement attifé,
Quelqu'un lui demanda s'il était né coiffé.
. . . . . .
Cependant les clameurs grandissaient dans la foule,
Et, solennellement, voilà le char qui roule ;
Des milliers de regards sont dirigés sur lui.
Quant à l'homme au cylindre, il ne voit que la nuit.
Enfin, grâce à l'effort d'une ardente colère,
De sa prison de soie, il parvient à s'extraire
Et regarde à son tour, haletant, oppressé;
Mais il était trop tard... Le char avait passé!

Récréation. — Lorsque dans une société composée de dames et de messieurs, la conversation devient monotone, banale, et que la gaîté a peine à prendre le dessus, il est une récréation à la fois simple et amusante, qui ne tarde pas à apporter de l'animation et à provoquer de bons rires. La voici : On écrit sur un nombre convenu de cartes autant de questions; pareil nombre de réponses est préparé, et le tout se trouve combiné de manière à ce que toutes ces réponses puissent servir à chaque demande, en tel ordre qu'elle se présente. Les unes sont remises entre les mains d'une dame, les autres dans celles d'un cavalier; l'un et l'autre mêlent et coupent les cartes qu'ils tiennent, La personne qui a les demandes les lit tout haut et celle qui a les réponses agit de même. Cela produit souvent des répliques assez piquantes.

EXEMPLE

Demande. — Avez-vous du penchant à la tendresse?

Réponse. — Quand je le puis.

Dem. — Croyez-vous aux serments d'amour?

Rép. — Une fois tous les trente-six du mois.

Dem. — Avez-vous la discrétion en partage?

Rép. — Ah! vous n'en saurez rien.

Dem. — Etes-vous d'une fidélité à toute épreuve?

Rép. — Selon l'occasion.

Dem. — Aimez-vous qu'on vous aime?

Rép. — Je vous le demande.

Dem. — La danse vous plaît-elle?

Rép. — Demandez à mon voisin.

Dem. — Etes-vous de parole?

Rép. — Comment donc!

Dem. — M'aimez-vous?

Rép. — Vous iriez le redire.

Dem. — Avez-vous des caprices?

Rép. — De deux heures en deux heures.

Dem. — La reconnaissance est-elle votre vertu?

Rép. — Consultez mon oreiller.

Dem. — Etes-vous d'humeur facile?

Rép. — Vous ririez trop si je vous le disais.

Etc., etc.

As-tu vu la lune?

L'illustre astronome, François Arago, le père de l'ambassadeur français à Berne, explique ainsi, dans ses *Souvenirs de jeunesse*, l'origine de cette espèce de coq-à-l'âne par lequel, interloquant quelqu'un, on détourne ou l'on interrompt la conversation :

Un de ses camarades de l'Ecole polytechnique s'était trouvé dans une soirée avec un des professeurs de l'Ecole, M. Hassenfratz, et avait eu avec lui une conversation quelque peu aigre. Or M. Hassenfratz était rancunier et vindicatif. Rentré à l'Ecole, Leboullenger (c'était le nom de l'élève) raconta à ses camarades ce qui lui était arrivé.

— Tenez-vous sur vos gardes, lui dit l'un d'eux, vous serez certainement interrogé aujourd'hui, et le professeur vous aura préparé quelque gros problème, dont vous ne vous tirerez pas à votre honneur.

« Nos prévisions, dit Arago, ne furent pas trompées. A peine les élèves étaient-ils arrivés à l'amphithéâtre, que M. Hassenfratz, qui s'était promis d'embarrasser Leboullenger par quelque difficile problème astronomique, appela ce dernier qui se rendit au tableau.

— Monsieur Leboullenger, dit le professeur, *vous avez vu la lune?*

Mais comme un homme averti en vaut deux, l'élève répond sans hésiter :

— Non, monsieur.

— Comment! vous dites que vous n'avez jamais vu la lune?

— Non, monsieur.

Hors de lui et voyant sa proie lui échapper, le professeur se retourna vers M. Lebrun, qui était ce jour-là chargé de la police, et lui dit :

— Monsieur, voilà M. Leboullenger qui prétend n'avoir jamais vu la lune.

— Que voulez-vous que j'y fasse? répond stoïquement M. Lebrun.

Repoussé de ce côté, le professeur se tourna encore une fois vers M Leboullenger, qui restait calme et sérieux au milieu de la gaîté indicible de tout l'amphithéâtre, et il s'écria avec une colère non déguisée :

— Vous persistez à soutenir que vous n'avez jamais vu la lune?

— Monsieur, repartit l'élève, je vous tromperais si je vous disais que je n'en ai jamais entendu parler; mais je ne l'ai jamais vue.

— Monsieur, retournez à votre place!

A propos du foin.

Nous nous souvenons tous des longs gémissements que nous entendions pousser de tous côtés, il y a un an, à cette même époque : « Le foin!... Le foin!... pas de foin!... qu'allons-nous devenir! »

Aujourd'hui, la note change :